

**L'auteur
répond
aux questions
d'Algérie**
Littérature / Action



Algérie Littérature/Action —
*Votre roman, en tant que manuscrit,
a une histoire, pouvez-vous nous la
raconter et, du même coup, nous
parler de la genèse de ce texte?*

Arezki Metref — Au tout dernier moment, j'ai décidé de revenir à un des titres initiaux, *Quartiers consignés*. Sous la pression amicale de quelqu'un qui s'est intéressé à ce texte à Alger où il devait être publié en 1993, je l'avais intitulé *Le manuscrit* parce que la conjugaison d'un manuscrit oublié dans la salle des professeurs du lycée où il a enseigné et des bribes de discours sur la démocratie ont conduit mon personnage en prison. D'ailleurs, la moitié du texte est constituée du manuscrit lui-même. Rien de nouveau à ce propos : la technique du manuscrit dans le manuscrit est aussi vieille que la littérature. Mais ce qu'il me faut dire, c'est que j'ai commencé par ce qui est le manuscrit; c'est en cours de route que l'idée d'emboîter une autre histoire dans la première m'est venue.

C'est une vieille histoire que ce manuscrit, je la traîne depuis le début des années 70. J'ai dû écrire les premiers pages -- mais où sont elles dans la mouture d'aujourd'hui : je suis incapable de le savoir? -- vers 1972 ou 1973. Je n'avais pas l'intention d'aller loin.

L / A — *Quelle tentation d'écriture était à l'origine de ce roman, quels modèles éventuels? Que sont-ils devenus dans la mouture finale?*

Ce qui m'a donné envie de commencer ce texte, ce sont deux lectures et une rencontre accidentelle. La première lecture, c'est *Nedjma* de Kateb Yacine, on l'aura deviné. J'ai été fasciné par ce monde de jeunes dans lequel se mêlait l'amour impossible de la femme, celui de la nation mais aussi cette marginalité vécue comme une révolte. Après quoi, je tombe sur *Les boucs* de Driss Chraïbi qui décrit lui aussi un univers de marginaux. Voilà pour les lectures. La rencontre dont j'ai parlé tout à l'heure, c'était celle d'un truand qui habitait le même quartier que moi. On ne le voyait jamais, c'était un peu une légende. Les adolescents l'admiraient, il y avait plein d'histoires sur son courage face aux gendarmes ou aux policiers. Il était couturé de cicatrices qui étaient, pour nous, comme autant de blessures de héros. Un soir que je revenais du cinéma, je l'ai rencontré. Il a su que j'étais du même quartier que lui, il m'a parlé

pour me raconter, avec désinvolture, certaines de ses “actions” en précisant qu’il ne faisait de “casse” qu’au détriment de gens riches. Il avait une sorte de morale de “bandit d’honneur” : détrousser les riches pour donner aux pauvres. C’est lui qui m’a inspiré le personnage de Namous. J’apprendrais, plusieurs années après sa mort dans une bagarre, que notre héros a été, sur la fin, retourné par la police et qu’il était devenu “indicateur”. Je n’ai jamais su ce que valait cette information mais elle m’avait attristé.

En commençant ce texte, je n’avais aucune ambition. Je venais d’entrer à la fac et l’atmosphère estudiantine, dominée par le “progressisme” qui me fascinait, gommait justement ces quartiers pauvres d’où étaient issus la plupart des étudiants. Pendant des années et des années, j’ai écrit et réécrit ce texte que j’abandonnais pendant de très longues périodes avant de le reprendre, puis de l’abandonner à nouveau. Toutes les versions que j’en ai faites totalisent des milliers de pages : il n’en reste que celles que vous pouvez lire. La longue durée sur laquelle a été rédigé ce roman explique en partie le brouillage total de la chronologie. Chaque fois qu’il se passait quelque chose qui me paraissait important, je l’ajoutais avec une boulimie de journaliste. Mais dans cette chronologie éclatée, il y a tout de même deux repères que je dois signaler. La partie “manuscrit”,

c’est la période Boumédiène et l’autre, la période Chadli. L’un a fait de l’Algérie un “quartier populaire” où l’on étouffait et l’autre une immense prison où l’on avait l’illusion d’avoir la liberté de respirer à travers les barreaux. Je ne savais pas où toute cette histoire (toutes ces histoires en fait) allaient me mener. Je n’avais pas de plan, pas de but. A une certaine époque, dans les années 80, j’avais acquis une habitude dont je ne m’explique pas l’origine. Dès que le mois de Ramadhan arrivait, je sortais *Les Mille et Une nuits* dont je relisais un conte tous les soirs avant de dormir, et ce texte que je réécrivais. Un jour, je me suis décidé à le faire lire à des amis. Ce sont eux qui ont estimé que, même inachevé, il fallait le publier. Il devait l’être à Alger.

L / A — *Quel objectif poursuiviez-vous en écrivant et réécrivant ce roman de façon acharnée? Aviez-vous un message à communiquer?*

A.M. — Je n’avais pas de “message” à délivrer. Je ne pensais pas qu’il arriverait un jour entre les mains de lecteurs. J’y ai mis seulement tous les rêves brisés de l’époque -- dont on vit les conséquences aujourd’hui —, cette fascination que les gens de ma génération avaient pour l’histoire dont on ne nous servait que la version tronquée, et l’impossibilité de vivre une histoire d’amour. Je n’avais pas l’intention de raconter

une histoire linéaire. Je n'avais que des bribes de destins, de situations, des fragments de personnages qui ne viennent de nulle part et qui ne savent pas où aller. La seule chose cohérente qui me guidait, c'était une grande colère contre un espoir confisqué, un pays possédé dans sa mémoire et son futur comme un sujet. Il n'y a rien d'autobiographique dans ce texte mais il n'y a rien d'imaginé. Il s'agit de gens que j'ai rencontrés, de situations que j'ai eu à connaître.

A / L — *Vous êtes aussi journaliste, vous vous intéressez à la politique, quelle place particulière occupe pour vous l'expression littéraire? Vous êtes connu comme poète, vous venez d'ailleurs de recevoir le prix Claude Sernet aux journées internationales de poésie de Rodez, comment concevez-vous l'écriture romanesque?*

A.M. — Il est évident qu'en commençant à écrire, j'étais préoccupé à la fois par la littérature et la politique. A la même époque, j'avais édité un recueil de poésie, *Mourir à vingt ans* qui avait un peu la même tonalité coléreuse et dérisoire. Nous avons été imprégnés d'un esprit de révolte qui s'exprime par la violence des textes. C'était une réaction à la fois par rapport au pouvoir mai aussi à la glorification de l'héroïsme guerrier que la littérature officielle distillait,

masquant de nouvelles réalités faites d'injustice, de dysfonctionnements sociaux et politiques. Derrière un discours d'austérité et de mobilisation patriotique puisée à la geste de la guerre, il se constituait des fortunes et des oligarchies politiques qui allaient, petit à petit, créer par l'exclusion les conditions menant le pays à la ruine. Ce jeune professeur d'histoire, issu d'un quartier populaire, qui se trouve jeté en prison, est emblématique de la difficulté, créée par le pouvoir nationaliste pour perdurer, de monopoliser l'histoire et l'expression. La prison, bien sûr, dans un Etat qui n'est pas de droit est une finalité courante contre laquelle l'individu est désarmé. Il n'était pas, encore une fois, dans mon dessein de tenir un discours politique. Ce qui m'importait, ici, c'était de capter des sensations. L'écriture pour moi, c'est d'abord mon métier de journaliste. Je l'exerce depuis l'âge de dix-neuf ans. Mais j'ai commencé à écrire (des poèmes, des nouvelles et même un début de roman) avant de faire du journalisme. C'est le désir d'écrire qui m'a conduit vers le journalisme et non l'inverse. Le hic, c'est que je me suis tellement impliqué, pendant toutes ces années, dans l'aventure du journalisme que j'en ai été broyé. J'ai pourtant continué à écrire mais je n'avais pas le temps pour m'occuper de l'édition.

A / L — *Votre situation d'exilé a-t-elle influencé votre écriture?*

A.M. — L'exil, depuis trois ans, m'a réconcilié avec le désir d'être lu autrement que comme journaliste. Je continue à faire du journalisme, avec moins d'intensité et moins de risques. Alors j'écris car, dans l'exil, l'écriture est un peu ma patrie.